

Cette portion de mon histoire est plutôt confuse, je préfère aviser. Je me souviens avec difficulté d'avoir exulté, mais d'avoir été simultanément surpris par le rapide mouvement de retrait de ma compagne et par un vif pincement à la cuisse. Avant de m'évanouir, j'eus tout juste le temps d'apercevoir la seringue vide qu'elle tenait dans sa main gauche.

Je crois me rappeler d'un rêve que j'ai fait pendant mon sommeil dopé. Mais peut-être est-ce aussi ma mémoire qui associe plusieurs scènes de mon histoire. Enfin. L'important est que je lie cet épisode de ma vie à cette étrange vision : je me promène sur la plage de Key West et tombe sur une demeure victorienne blanche. Sur la grande galerie qui ceinture la maison, Michel Tremblay, vieux, se berce sur une chaise grinçante. À côté de lui, ma maîtresse fortuite lui fait la lecture et s'arrête au moment où je mets le pied sur les marches de la maison. L'auteur se redresse lentement et m'aperçoit.

- Mais qu'est-ce que tu fais là, pitchou<sup>3</sup> ?

<sup>3</sup> On peut constater ici que le surnom « pitchou » ne peut vraisemblablement pas avoir été entendu par Spencer, compte tenu que les deux hommes ne se sont pas encore rencontrés à ce moment-ci du récit. Ce surnom est alors inconnu de Spencer. En lisant le texte qui introduit le rêve de Spencer à la lumière de cet anachronisme, on constate que l'auteur veut démontrer qu'il fait lui-même une entorse à son récit en confiant la narration à la mémoire du personnage plutôt qu'exclusivement à la logique interne du récit. De plus, la proximité du rêve et de la première rencontre des deux hommes réduit considérablement la possibilité d'une simple méprise de la part de l'auteur. Notez que toutes les paroles de Michel Tremblay sont en français dans le texte original.

- Je vais mourir, gros con.

- Ben non, pitchou, t'es à Key West...

Sur ces mots, la comédienne reprend sa lecture à voix haute, qui se transforme en répliques d'*Albertine en cinq temps*.

- *L'impuissance...*

- *Si c'est pas clair... inventes-en. Si le passé te fait trop mal, construis-toi z'en un neuf...*

*Fais comme moi, oublie! Essaie, en tout cas. En fin de compte, tu vas voir, c'est pas si difficile que ça. Moi, quand un mauvais souvenir essaie de m'achaler, j'me pousse... Si chus à' maison, j'sors... Si chus au travail, j'chante... C'est comme si j'le laissais en arrière, tu comprends, pis que j'me sauvais.*

Je repris alors conscience. Je n'avais pas été dérangé malgré l'affluence du public et le déroulement du spectacle. On avait dû réserver préalablement la loge, sachant que j'allais y choir. J'étais à la fois ravi et humilié. J'avais raté le début de la pièce, on m'avait littéralement violé puis drogué, mais en même temps, j'étais toujours en vie, dépuclé et... quelque chose arrivait. Bien plus jouissif que n'importe quel diplôme d'études supérieures, n'importe quel jury de pairs reconnaissants, n'importe quelle mention dans une revue littéraire.

Le bas de mon ventre était couvert de sperme qui s'était agglutiné dans mon poil en séchant. Je tentai de réparer les dégâts, sans succès, et je m'assis sur une des chaises de la loge, essayant de reprendre mes esprits. J'étais incapable d'écouter la pièce, fasciné par le fait que quelqu'un, quelque part, devait me trouver dérangeant au point de vouloir me mettre hors de portée de Tremblay. Quelle innocence. Derrière moi, la porte de la loge s'ouvrit, et un placier entra.

- Suivez-moi, Monsieur.

- Pourquoi?

- Ce n'est pas une proposition. Suivez-moi.

- Qu'avez-vous tous, dans ce théâtre?

Le placier n'avait pas attendu la fin de ma question pour sortir. Je le suivis rapidement, de peur de manquer le bateau, peut-être, et dès que je franchis le pas de la porte, la noirceur m'enveloppa une seconde fois. On m'avait coiffé d'un sac, serré au cou, et quelqu'un me traîna par les pieds comme si j'étais déjà mort. Ce fut à cet instant précis de mon « aventure » que je commençai – presque – à regretter ma vie d'universitaire insouciant.

Ma tête rencontra en chemin un nombre indéterminé de marches (après six, on ne peut plus faire le compte), pour ensuite faire

la connaissance d'une portière de voiture. En me fiant à la douleur que je ressentis alors, la voiture devait être noire, avec des vitres teintées. Je restai immobile sur la banquette arrière une quinzaine de minutes. Avant qu'on ne m'enlève mon sac, je fis d'innombrables rencontres toutes plus douloureuses les unes que les autres.

On avait cogné les douze coups de brigadier contre mon crâne. La levée du rideau approchait. Malgré les multiples contusions qui fleurissaient sur l'orchestra de mon scalp, l'excitation me faisait oublier la douleur.

Et... rideau!

J'avais le souffle coupé par la scénographie. J'étais attaché à une chaise qui se trouvait au milieu d'un salon de lecture. Les murs étaient recouverts de bibliothèques et devant moi, une grande table de travail me dominait par sa richesse. La totalité du mobilier était ouvragé. Sur une des bibliothèques, une femme égrainait son chapelet à la fenêtre d'une maison, alors que des hommes travaillaient au champ. Un peu plus bas, un jeune homme se perdait au milieu d'une forêt enneigée. J'allais m'attarder sur un autre meuble lorsque je sentis une main m'agripper par le collet. On me projeta contre le sol – une fois de plus – pour attirer mon attention sur un détail bien particulier de la pièce. La totalité de mes effets personnels gisait à mes côtés : valise, ca-

nif, lecteur cassettes. Tout. Le soulier de mon assaillant vint écraser mon visage comme un mégot de cigarette, comme si l'homme voulait s'assurer que j'avais bien vu. Je comprenais déjà un peu mieux pourquoi on m'avait drogué, mais le perfectionniste pathétique que j'étais trouvait l'acte inutile.

- Vous auriez pu simplement attendre le début de la pièce pour fouiller ma chambre.

- On voulait pas que tu fasses une folle de toi avec tes questions indiscrètes au cocktail dînatoire avant le spectacle, pitchou. Tu nous as facilité la tâche en maudit en arrivant aussi tôt. Paule a même eu le temps de se refaire une beauté, pis toute...

C'était lui. Michel Tremblay m'écrasait le visage comme un mégot de cigarette et m'appelait « pitchou ». Je ne savais plus quoi penser. Les scénarios les plus fous que je m'étais imaginés n'égalaien pas la réalité. Les questions que je voulais lui poser s'étaient toutes évanouies. Je sais que je l'ai déjà dit, mais je dois le préciser une seconde fois : j'étais ridicule. J'aperçus, au sein de mon bordel qui s'étalait devant moi, ma fidèle note à moi-même. Navrant, je lui lançai la question comme un appel à l'aide.

- Mais qui se cache derrière Michel Tremblay?

Il éclata de rire.

- C'est moi qui pose les questions, pitchou. Comme dans les films. Tu vas voir, ma première est super simple : pour qui tu travailles?

La possibilité de lui avouer que je n'étais qu'un simple curieux un peu chanceux ne m'a jamais effleuré l'esprit. Je devais faire partie de son monde, mais idéalement le plus longtemps possible. Il fallait donc trouver une histoire assez crédible pour le faire douter de mes intentions. Les turbines fonctionnaient à pleine capacité. Le temps d'y penser, je jouai le jeu du parfait espion. Il voulait la jouer comme dans les films? On la jouerait comme dans les films.

- Je ne travaille pour personne.

Il retira son pied de ma tête et me fit face. Ses petits yeux doux et ses joues dignes de Bouddha contrastaient avec son agressivité. Son habit de soirée ajoutait une touche d'étrangeté à la vision. Un fauve en smoking se tenait devant moi, contenant sa rage à coup de boutons de manchettes et de sourires faussement complices.

- Comme tu peux le constater, pitchou, matante a pas toute la soirée à te consacrer. J'ai un *speech* à aller faire dans quinze minutes.

Il se dirigea vers une bibliothèque au fond de la pièce et en sortit une édition grand format d'*Ulysse* de James Joyce. Je devais trouver une

histoire au plus vite, sinon j'allais goûter à la prose de ce pisse-copie, mais ça ne venait pas. J'étais figé par la vision de l'auteur qui me chargeait tout en prenant son élan. Dans sa course folle, l'œuvre majeure vint heurter le bout de mon nez, défonçant ma narine droite, mais Tremblay n'arrêta pas là sa motion. Profitant de la force centrifuge créée par son abominable crochet livresque, il exécuta un pivot et vint me décrocher la mâchoire d'un coup encore plus violent que le premier.

- Si tu travailles encore pour « personne », j'te câlisse le chapitre quatre dans l'cul, c'tu clair?

Il écumait. Je repensai soudainement à Richler, à ses albums pour enfants et à son attitude de merde.

- C'est Mordecai qui m'envoie!

- Impossible.

- Comment ça, impossible?

- C'est moi qu'il envoie.

- ... et qu'est-ce qu'il a dit?

Tremblay allait répondre, mais il se ravisa au dernier moment.

- Pourquoi je te le dirais?

- Depuis quand faites-vous confiance à Richler, dites-moi? C'est nouveau?

J'étais fier de moi, et je le suis encore un peu à vrai dire. J'avais été à moitié chanceux, mais quand même habile pour un blanc-bec. Les deux hommes devaient être des rivaux. Je devais absolument profiter de cette évidence pour faire douter mon tortionnaire. Et ça semblait fonctionner. Il lança son arme par terre et me toisa, l'œil torve.

- Il m'a dit de me méfier de toi. Que tu me poserais des questions indiscretes. Que t'userais sûrement de ton air innocent pour m'attendrir.

Richler et Tremblay étaient donc de mèche d'une manière ou d'une autre, mais avaient des différends. Ils devaient donc travailler pour un objectif, une institution, un groupe commun, qui transcendait leurs opinions divergentes.

- Alors vous avez décidé de frapper le premier.

- On est jamais trop prudent, pitchou. Alors, pourquoi tu travaillerais pour Richler?

- ... c'était un test. Il voulait savoir si vous étiez encore fidèle...

- Fidèle? Fidèle!

Il se précipita sur une bibliothèque. Je reçus en pleine gueule *Don Quichotte de la démanche*, de Victor-Lévy Beaulieu. J'avais reçu un coin du livre sur la clavicule. Au moins, ce lancer semblait lui avoir permis d'évacuer sa rage. Il s'assit à sa table de travail, enclin à un soudain découragement.

- Fidèle... à qui, veux-tu ben me dire? Le CEAD? Radio-Canada? Le Devoir? La maudite gang de Gonzos à Richler? La reine d'Angleterre tant qu'à y être?

J'étais bouche bée. C'était beaucoup trop d'information en si peu de temps. J'avais perdu le fil de l'univers dans lequel je plongeais de plus en plus profondément. Je me noyais.

- Je suis désolé, Monsieur...

- Pitchou, les auteurs sont des êtres ignobles. Ignobles. Pourquoi tu t'es embarqué là-dedans?

La réponse était évidente. Je me rappelle avoir répondu sans hésiter.

- Parce que je suis un enfant.

À SUIVRE...